

corvées trottaient sur les talons des fourriers et des caporaux, portant qui des sacs, qui des paniers.

Et Sulpice, ayant reconnu pour des cartouches, des paquets que l'on empilait dans les voitures du régiment, songea que, décidément, il y avait quelque chose.

Aussi, comme, achevant hâtivement de boucler leurs ceinturons, une nuée de tirailleurs se pressaient à la porte, en tenue de sortie, le sergent se rapprocha pour en interroger un au hasard.

Mais, en avisant un qui causait avec le clairon de garde :

—Marengo ! s'exclama-t-il.

L'autre, une espèce de grand diable, long et maigre, qui portait sur les manches de sa veste le double galon de laine rouge et, au col, le galon bariolé des clairons, se retourna.

—Sergent Maman ! s'écria-t-il à son tour.

Et il vint, les mains tendues, vers Sulpice dans un geste cordial, sa face olivâtre de Kabyle illuminée par un rire joyeux qui fendait sa bouche jusqu'aux oreilles, découvrant une double rangée de dents éblouissantes.

La chechia rejetée sur la nuque découvrait une partie du crâne rasé, mettant entre les deux épaules la houppe de laine bleue qui frétilleait ; une barbe courte et frisée menue, ainsi qu'une toison d'astrakan, encadrait le visage que deux yeux noirs, brillants comme de l'émail, éclairaient.

—Et... où t'en vas-tu ainsi, Marengo ? demanda le sergent.

—Dire adieu à la Mouker, répondit le caporal clairon plissant malicieusement des paupières, et prier créanciers d'attendre retour...

—Tu pars donc ?

Le Kabyle parut surpris de la question...

—Ak'Arbi... ti pas savoir donc !... Zouaves, li, pas partir ! Alors... ça, bonne chose !...

Et, faisant claquer ses doigts à la façon de castagnettes.

—Chic !... ajouta-t-il, rien que tirailleurs... tirailleurs, batailles... coups de clairon... coups de baïonnette... razzia pour li tout seul... Chic !

Sulpice l'avait saisi par la plaque de son ceinturon :

—Mais... satané animal, me répondras-tu ?... Où partez-vous ?

Le Kabyle devint subitement sérieux et, d'une voix grave, comme s'il eût été véritablement pénétré de son importance :

—Moussié fourrier lu dans rapport gouvernement République compter sur 2me tirailleurs pour faire triompher drapeau tricolore... Ak'Arbi ! ça, je jure ! Tu comprends si Marengo courir... sonner clairon...

Puis, une flamme subite dans les yeux, les narines pulpitantes comme si déjà elles eussent reniflé la poudre, le Kabyle ajouta :

—Oui... sonner la charge... ta ra... ta ra... ta ra... Marengo bondir en avant et 2me tirailleurs courir derrière, baïonnette au canon... houp !... houp !... Tous se sauver et alors, belle razzia. Marengo rapporter belles étoffes... jolis bijoux... bézef... pour Mouker !...

Sans doute Sulpice connaissait le caporal et savait qu'il était inutile de tenter de l'arrêter une fois lancé, car il l'avait laissé exhiler son contentement, résigné à n'avoir le renseignement qu'il désirait que lorsqu'il conviendrait à Marengo de le lui donner.

Enfin, profitant d'un moment où le Kabyle soufflait un peu :

—Me répondras-tu ?... Où partez-vous ?... dans le sud ?... en Tunisie ? sur la frontière du Maroc ?... dans la Tripolitaine ?...

Marengo, riant, le laissait parler ; puis, secouant la tête :

—Que Sidi-Abd-el-Kader m'arrache la langue si je te trompe ; 2me tirailleurs aller prendre la "dame à Gaspar".

III — LA FAMILLE DE MONSIEUR FABIAN

La campagne entreprise par le gouvernement de la République à Madagascar est de trop palpitante actualité pour qu'il soit nécessaire de rappeler aux lecteurs les raisons, — exposées tout au long dans les journaux, — pour lesquelles des troupes avaient été envoyées par delà les mers, avec mission de s'emparer de Tananarive.

Tout le monde a encore présentes à l'esprit les explications fournies à la tribune de la Chambre et du Sénat par le président du Conseil des ministres lorsqu'il demanda la somme de soixante millions plus que nécessaire, affirma-t-il, pour mener à bien les opérations ; à la suite de la campagne de 1885, un traité avait été signé avec Ranavalona, reine de Madagascar, traité dont les clauses étaient demeurées, durant dix ans, inexécutées par suite du mauvais vouloir du premier ministre.

Après avoir changé plusieurs fois le résident général de Tananarive, dans l'espoir d'arriver, par un changement de politique, à obtenir l'exécution dudit traité, le gouvernement avait fini par envoyer auprès de la reine, M. Le Myre de Villers avec mission d'amener le pavillon français, au cas où il n'obtiendrait pas satisfaction ; et, comme cette dernière supposition était considérée dans les sphères politiques comme appartenant au domaine de l'in vraisemblance,

le ministre de la guerre, avant même que l'on connût les résultats de la mission, — avait pris ses dispositions pour que, aussitôt arrivée la dépêche annonçant la rupture des négociations, la menace faite par le plénipotentiaire fût mise à exécution.

Déjà les éléments constitutifs du 200me régiment de marche, réuni au camp de Sathonay... avaient été passés en revue par le Président de la République ; déjà, dans tous les coins de la France, avaient été désignés par le sort, les volontaires destinés à former les contingents d'artillerie, de génie, d'infanterie de marine, d'administration qui devaient composer le corps d'armée destiné à opérer sous les ordres du général Duchesne.

Enfin, venaient d'être désignées les troupes d'Algérie destinées à faire, elles aussi, partie de l'expédition et le colonel du 2me tirailleurs avait, le matin même du jour où commence cette histoire, fait connaître par la voie du rapport que la chance favorisait le régiment : dans huit jours on devait s'embarquer à Oran sur le transport venant de Marseille, à destination de Majunga.

C'était là la cause de toutes ces sonneries de clairon "appelant aux fourriers, aux sergents-majors, aux caporaux...", c'était là la cause de cette joie des tirailleurs enthousiasmés à la pensée d'aller faire parler la poudre, joie que Mohamed-Ali-ben-Sfaïssa, caporal-clairon, surnommé Marengo, venait de traduire si énergiquement, en répondant à la question posée par le sergent Sulpice.

Quant à l'expression dont il s'était servi, c'était celle sous laquelle, depuis que, dans les journaux il était question d'une campagne contre Tananarive, les soldats désignaient Madagascar, "La dame à Gaspar", mauvais jeu de mot de cantine, parlait plus à l'imagination du troupière que le véritable nom de l'île.

Les paroles du Kabyle avaient fait s'immobiliser Sulpice et se rembrunir son visage, tandis que sous sa veste rouge, son cœur faisait tic-tac, désagréablement impressionné par la nouvelle qu'il venait d'apprendre. A cela, il y avait deux raisons : d'abord, une souffrance d'amour-propre résultant de la jalousie qui existe entre les différents corps de troupe ; on allait se battre, il y aurait des galons, des croix à gagner, des coups à donner et tout cela serait pour les tirailleurs, pendant que les zouaves resteraient au port d'arme.

Ensuite, est-ce que ce chambardement n'allait pas mettre à néant ses projets de voyage ! Si on se battait à Madagascar, M. Fabian, sans doute, ne donnerait pas suite à ses combinaisons ; sans compter que quitter le régiment, alors que, si le coup de chien là-bas se corsait, on ferait peut-être partir le 13me lui aussi, ça c'était dur... c'était même impossible.

D'un autre côté, la joue lui cuisait encore de la gifle qu'il avait — non reçue — mais failli recevoir, et continuer l'existence commune avec Aménaïde...

—Eh bien !... sergent Maman ? demanda Marengo, paye un verre à la santé de la Dame à Gaspar ?

Sulpice hocha la tête, réponse vague, que le kabyle voulut bien considérer comme affirmative, et tous deux, côte à côte, d'un pas cadencé, traversèrent le quartier juif, gagnant la ville européenne ; en passant devant le lycée, le vieux sergent tressaillit.

—Onze heures, murmura-t-il, et M. Fabian qui m'attend...

Il pressa son allure, si absorbé par les pensées qui lui bourrelaient la cervelle, qu'il avait pour ainsi dire oublié la présence de Marengo ; mais celui-ci n'avait garde de l'abandonner, du moment qu'au bout de la promenade il avait chance de licher, sans bourse délier, un verre d'absinthe, et sifflant un air de nouba, il allongeait les jambes à côté de son compagnon.

De la terrasse d'un petit café qui faisait l'angle d'une place, une exclamation partit tout à coup.

—Enfin, vous voilà, sergent !... je vous croyais fondu au soleil.

Puis, désignant le Kabyle arrêté à côté de Sulpice et qui le regardait en roulant des yeux blancs :

—Monsieur est avec vous ?...

—Un ami... Mohamed-Ali-ben-Sfaïssa, dit Marengo, caporal clairon au 2me tirailleurs.

—Qui part dans huit jours faire visite à la "Dame à Gaspar", ajouta le Kabyle en se campant d'un air vainqueur, la main sur la poignée de son sabre-baïonnette.

L'expression du visage de M. Fabian changea, le froncement de ses sourcils s'effaça et ce fut d'un ton aimable qu'il dit, en indiquant un second siège à sa table.

—Les amis de nos amis étant nos amis...

Puis, quand le sergent et son compagnon eurent pris place :

—Qu'est-ce que vous prenez ?... Une petite absinthe... hé ?... c'est encore ce qu'il y a de mieux comme apéritif...

Et frappant sur la table :

—Pépita... deux absinthes, cria-t-il penché vers l'intérieur de l'établissement, et presse le déjeuner...

Sulpice haussa les sourcils en signe d'étonnement.

—Oui, oui, poursuivit l'autre, nous allons manger... ce n'est pas ce qui est arrivé là-bas qui doit nous faire jeûner...